

## **Des usines aux pavillons : banalisation et estompe de la mémoire industrielle d'un quartier (post)industriel (Terrenoire, St-Étienne)**

### **AUTEURES**

Christelle MOREL-JOURNAL, Clémentine PÉRINAUD

### **RÉSUMÉ**

Cette communication souhaite analyser les recompositions d'un territoire précocement industrialisé, confronté aux changements socio-économiques et aux processus de (dé)valorisation qu'ils induisent. Le quartier de Terrenoire, ancienne commune indépendante fusionnée avec St-Étienne en 1969, nous montre une situation territoriale singulière. La liquidation de la ville industrielle s'y est accommodée du maintien d'une trame urbaine profondément façonnée par l'industrie et peu intelligible aujourd'hui. La (relative) réussite de la reconversion résidentielle du quartier ne peut escamoter la profonde fragmentation d'un quartier-archipel, qui reste en attente d'un projet urbain à même de redonner du sens à un territoire pris entre l'utopie d'une « campagne industrielle » et celle de la banalisation et de l'éclatement d'une périphérie. À partir du recueil des représentations habitantes associées aux changements spatiaux, nous montrons l'existence de mémoires collectives divergentes qui participent à cette fragmentation socio-spatiale.

### **MOTS CLÉS**

Espaces post-industriels, métropolisation, dévalorisation, fragmentation, mémoires

### **ABSTRACT**

The purpose of this communication is to examine the restructuring of an early industrialised territory that faced socioeconomic changes and induced processes of (de)valorisation. The district of Terrenoire, independent until its merge with the City of St-Étienne in 1969, now experiences a peculiar situation. It has seen several industrial restructurings until the late 1990s when it was partially reconverted into a commercial zone and a residential area, while retaining the strong legacy of an urban fabric shaped by the industry even barely understandable nowadays. The (relatively) successful conversion of Terrenoire into a residential area cannot conceal the degree of deep fragmentation of the neighbourhood. Between the utopia of an industrial countryside and the banalisation of an urban periphery, the district needs a project that can give a renewed meaning to the territory. Our analysis, based on the collection of the socio-spatial representations of some Terrenoire inhabitants, shows the existence of divergent collective memories that contribute to local fragmentation.

### **KEYWORDS**

Postindustrial spaces, Metropolisation, Depreciation, Fragmentation, Memories

### **INTRODUCTION**

Dans le cadre cette communication, nous souhaitons développer l'analyse des recompositions d'un territoire précocement industrialisé, confronté aux changements socio-économiques et aux processus de (dé)valorisation qu'ils induisent. En nous intéressant au quartier de Terrenoire à St-Étienne, nous montrerons une situation territoriale singulière et paradoxale où la liquidation de la ville industrielle (démolitions d'usines – sans considération aucune pour

leur éventuel potentiel patrimonial –, démolitions d'îlots d'habitat populaire, friches permanentes, etc.) s'est accommodée du maintien d'une trame urbaine profondément façonnée par l'industrie, peu intelligible aujourd'hui, voire à laquelle sont imputés parfois les dysfonctionnements du quartier (nuisances automobiles par exemple). La (relative) réussite de la reconversion résidentielle de Terrenoire, ancienne commune indépendante fusionnée avec St-Étienne en 1969, ne peut escamoter la profonde fragmentation socio-spatiale d'un quartier-archipel qui reste en attente d'un projet urbain à même de redonner du sens à un territoire pris entre l'utopie d'une « campagne industrielle » et celle de la banalisation et de l'éclatement d'une périphérie.

La proposition de communication combine des recherches conduites dans différents cadres – une thèse de doctorat en géographie interrogeant les modalités du changement urbain<sup>1</sup>, un projet de recherche pluridisciplinaire portant sur la résilience territoriale<sup>2</sup> –, qui partagent une analyse des processus de production des territorialités dans le temps long, attentive aux acteurs, à leurs intentions et modalités d'action. Les ressources de la recherche sont constituées d'archives, de documents d'urbanisme et d'aménagement et aussi d'entretiens conduits auprès d'acteurs impliqués sur ce territoire. Elles comprennent notamment une enquête par photo-élicitation auprès de 14 habitants du quartier. Nous avons choisi une approche semi-directive en nous servant de photographies réalisées au préalable comme éléments de médiation pendant l'entretien, ce qui a constitué une méthode pertinente pour recueillir les représentations et les valeurs associées aux changements spatiaux toujours liés par nos interlocuteurs à des changements socio-économiques, et mesurer la persistance (ou non) d'une mémoire collective de la ville industrielle.

### **1. TERRENOIRE, « CAMPAGNE INDUSTRIELLE » ET BANLIEUE RÉSIDENTIELLE**

Le quartier de Terrenoire peut être considéré comme une ville-usine née du développement de la société anonyme des Fonderies et forges de la Loire et de l'Ardèche créée en 1821 et qui fut, dans les deux premiers tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, l'un des plus gros producteurs d'acier français. L'usine de Terrenoire est établie au début de la Restauration dans un site vierge, et constitue d'emblée un espace spécialisé distinct, tranchant sur l'imbrication des espaces de production et d'habitation que l'on rencontre dans la ville paléo-industrielle et qui caractérise nombre de villes industrielles dont St-Étienne. Ici c'est la ville qui a dû se glisser dans les interstices de l'usine et cette dernière a dicté ses logiques d'organisation aux espaces urbanisés environnants. La commune de Terrenoire est créée en 1866, à l'issue d'un processus d'autonomisation de la commune voisine de St-Jean-Bonnefonds à la demande même des industriels. La faillite de l'entreprise des Fonderies en 1889, l'hémorragie démographique qui s'ensuit, ont constitué une rupture surtout symbolique dans une histoire industrielle qui, sous une autre forme, continue aujourd'hui. Cinq ans après sa fermeture, ses infrastructures sont réinvesties par des activités mécaniques et métallurgiques qui maintiennent une spécialisation industrielle et surtout la structure morphologique et sociale de l'espace. La configuration spatiale de la « grande usine » reste à Terrenoire, il n'est pas non plus possible de considérer une disparition totale du fait industriel.

D'un point de vue fonctionnel cependant, les espaces résidentiels l'emportent aujourd'hui nettement, en lien avec l'intégration de la commune à l'agglomération stéphanoise dans son

1 [alaric.liris.cnrs.fr/wiki/doku.php?id=start](http://alaric.liris.cnrs.fr/wiki/doku.php?id=start)

2 [rdt-risques.fr/?cat=26](http://rdt-risques.fr/?cat=26)

ensemble. Ces dynamiques sont en place dès les années 30 et se renforcent dans les années 60, notamment avec la construction de grands ensembles de logements sociaux. Le rattachement à St-Étienne en 1969, pour controversé qu'il soit, permet des investissements inédits dans les équipements (marché couvert, salle des fêtes, etc.) et les réseaux techniques qui renforcent la centralité terranéenne, tout en étant le symbole d'une modernité inédite dans ce territoire. Au processus de désindustrialisation, initié dans les années 50, répond un développement d'opérations de construction de logements qui s'insèrent dans les tissus urbanisés existants ou plus fortement par une extension périphérique sur les coteaux sud. Terrenoire, aujourd'hui quartier dominé par un habitat individuel pavillonnaire plus ou moins masqué dans un paysage collinaire, dont les logiques de peuplement les plus récentes tendent à accroître la part des groupes sociaux « moyens » et favorisés, conserve la trace d'une petite commune avec sa mairie annexe et une identité « terranéenne » souvent revendiquée.

## **2. LA BANALISATION RELATIVE DE LA VILLE INDUSTRIELLE**

La progressive conversion résidentielle de Terrenoire s'associe à un processus de banalisation du quartier qui tend à produire, dans ses différentes modalités, une perte ou une invisibilisation de la ville industrielle. Les transformations récentes du paysage terranéen en lien avec l'accroissement du parc immobilier depuis les années 70 sont corrélées à une mutation de sa structure sociale dans le sens d'une perte de sa spécificité ouvrière. Dans les années 90, Terrenoire subit un net déclin (-5,2 % de sa population entre 1990 et 1999) mais de façon moindre que la commune de St-Étienne dans son ensemble (-10,6 %). Dans les années 2000, si la commune de St-Étienne continue à perdre de la population, Terrenoire la voit croître de façon continue jusqu'en 2013 (+5 %) pour atteindre 7 373 habitants en 2013. Entre 2008 et 2013, sa recomposition socio-professionnelle suit les tendances de l'agglomération stéphanoise mais à un rythme plus rapide concernant la croissance de la part relative des cadres, professions intellectuelles supérieures et intermédiaires, comme la baisse de la part relative des ouvriers. Cet alignement de la composition sociologique de Terrenoire ne s'effectue pas de façon homogène et concerne d'abord les territoires sud de Terrenoire, les plus récents, avec de réels effets de compartimentage socio-économique et socio-ethnique.

La banalisation de la ville industrielle est aussi la conséquence d'une action publique qui se déploie de manière ponctuelle, sans réelle stratégie d'ensemble. En témoigne le réaménagement du plateau des Forges, qui correspond à l'emprise de la « grande usine » de Terrenoire et a donc été occupé par l'industrie de manière continue depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle. En décembre 1993, la ville de St-Étienne (dé)laisse au bailleur municipal le réaménagement de ce secteur en une zone « mixte » pouvant accueillir des activités industrielles et artisanales et de nouveaux espaces résidentiels « sociaux » (immeubles collectifs et maisons individuelles en bandes ou isolées, en location ou accession à la propriété). Le projet développé ne porte en rien une recomposition plus ambitieuse de la configuration spatiale héritée de l'histoire industrielle. De manière symptomatique, il n'est proposé aucun traitement spécifique des sols et de leurs pollutions – si ce n'est une vigilance sur leur solidité mécanique. L'action publique accompagne la banalisation socio-spatiale du quartier de Terrenoire tout en liquidant les héritages industriels qui ne font l'objet d'aucune attention de la collectivité : l'ancienne halle des fours Bessemer de l'usine de Terrenoire est détruite par les services techniques de la ville de St-Étienne, tandis que le dossier d'une éventuelle protection patrimoniale est en cours d'instruction dans les services de la direction de la culture... Comment mieux exprimer la conviction de l'équipe municipale que ce territoire ne vaut que pour les espaces qu'il peut offrir à une reconversion sinon économique du moins résidentielle ?

La banalisation de la ville-usine se lit donc dans la « moyennisation » de sa composition sociale, dans le développement continu des lotissements de maisons individuelles aux destinations sociales spécifiques et dans la difficulté à inventer un « lieu » dans un espace désormais ordinaire – pour reprendre les apports des travaux de Blokland sur le quartier de Hillesluis à Rotterdam qui montrent la capacité des habitants les plus âgés de ce quartier dédié à la construction navale, à créer « *place in space* » (2001 : 270).

### 3. UN TERRITOIRE FRAGMENTÉ, ENTRE DÉVALORISATION ET VALORISATION

L'empressement à se débarrasser de l'héritage industriel peut être interprété comme le symptôme d'une amnésie volontaire de la ville industrielle, porté par les élus avec l'assentiment, au moins tacite, de la population. À la différence d'autres territoires de la région stéphanoise où les repères de l'histoire industrielle sont clairement et physiquement identifiés, la mémoire industrielle de Terrenoire s'inscrit dans un horizon incertain. Dans les 14 entretiens conduits auprès d'habitants à Terrenoire entre avril et juin 2017, nous avons été frappés par la présence-absence de l'industrie dans leurs pratiques et représentations, tout comme le contraste entre l'idée d'un quartier isolé et délaissé et celle d'un espace de tranquillité voire d'opportunités.

La représentation qui domine les entretiens est celle du compromis périurbain, surtout portée par ceux arrivés à Terrenoire à partir des années 90. Ce compromis réside sans surprise dans les facilités à organiser la vie familiale et la tranquillité d'un environnement de nature : « C'est ça Terrenoire : c'est l'entre-deux. C'est pas la ville, c'est pas la campagne... » (habitante, 46 ans, documentaliste, quartier de Janon, mai 2017). Ces habitants tendent à ignorer la ville industrielle, présente ou passée. Interrogés sur les friches, ils conviennent de la nécessité de voir ces espaces reconvertis, en imaginant un développement probablement résidentiel. Pour ces habitants, l'identité terranéenne revendiquée s'appuie sur le nouveau rôle du quartier à l'échelle de la ville, celui d'un espace de desserrement résidentiel de qualité et abordable, où la mixité sociale peut être choisie dans l'espace et dans le temps – au marché, à l'école, au café. Le « rebond » à Terrenoire s'opère alors au travers d'une ségrégation socio-spatiale affirmée sinon assumée.

Les habitants ayant vécu leur enfance à Terrenoire dans les années 70-80 ou installés depuis cette date, insistent plutôt sur la lente dégradation du cadre de vie et la paupérisation des populations installées dans le parc ancien du centre-bourg et dans les premiers collectifs construits. Cette trajectoire de dévalorisation est analysée comme la conséquence de l'épuisement de la ville industrielle :

« Terrenoire, c'est un entremêlement de bâtiments industriels et de maisons. Ça s'estompe physiquement et dans les têtes. Y'avait énormément de travail avant. » (habitant, retraité de l'enseignement, quartier de Janon, mai 2017 )

Une partie de ces habitants est cependant également passée à côté de la présence de l'industrie à Terrenoire, actuelle ou passée :

« Moi, je ne me suis jamais rendue compte que Terrenoire avait un caractère industriel. Je pense que je n'ai jamais [eu conscience de cela]. [...] Il y avait quoi comme industries à Terrenoire ? J'ai jamais vu... j'ai jamais vu de sorties d'usine par exemple. » (ancienne habitante, chargée de communication culturelle, 38 ans, Bois d'Avaize, mai 2017 )

De manière générale, l'industrie, lorsqu'elle est évoquée, est renvoyée au passé : « c'était une ville d'usines » (habitant, quartier de Janon, retraité, maçon, 91 ans, mai 2017 ) avec les fumées, les bruits et les rythmes associés. Aujourd'hui, le constat partagé est celui de la disparition, pour les plus âgées des personnes rencontrées ou, pour les plus jeunes, d'une « vie industrielle silencieuse » (habitante, quartier de Janon, 26 ans, mai 2017 ). Ces groupes portent ainsi la mémoire de la ville de l'industrie, mais selon deux logiques distinctes. Pour les plus anciens, elle conduit à penser le présent en termes de dégradation tandis que les plus jeunes réinvestissent ces référentiels et se projettent dans un imaginaire porteur de projets (dans l'économie sociale et solidaire notamment) : le réinvestissement des lieux de la ville de l'industrie pour y développer des activités productives nouvelles est interprété comme un geste de résistance à la banalisation résidentielle.

Ainsi le rapport très gradué à la mémoire industrielle, de son effacement à son renouvellement, nous paraît symptomatique de deux choses : d'une part, de la fragmentation socio-spatiale de Terrenoire et, d'autre part, de la temporalité de l'évolution de la ville devenue quartier dans un contexte où les dynamiques résidentielles tendent à se substituer aux dynamiques économiques, alors que la paupérisation et la banalisation urbaine rongent les espaces centraux. Après la désindustrialisation est venue la période d'un développement immobilier qui a constitué un horizon acceptable tant dans la partie centrale du quartier qu'avec les premiers lotissements et ensembles de logements sociaux. Aujourd'hui, le troisième temps se fait attendre. Certaines des personnes rencontrées mettent en exergue une forme d'inachèvement des opérations d'aménagement entreprises depuis les années 80. Ainsi, la petite zone commerciale, sous le viaduc de l'autoroute, à l'emplacement de l'ancienne usine des Fourches, reste inachevée une dizaine d'années après l'accueil d'une moyenne surface et de quelques commerces. Il reste des emplacements vides devenus terrains vagues, le propriétaire privé de ces tènements restant en attente de locataires. La désindustrialisation et les espaces en friches laissent les habitants en attente d'un dessein exprimé par les acteurs municipaux.

La restitution de Terrenoire livrée par la parole de ses habitants lève en quelque sorte le voile industriel qui recouvre le quartier aujourd'hui et qui en imprègne une perception exogène. L'industrie y est silencieuse ou disparue et, dans cette perspective, son legs patrimonial qu'il soit positif ou négatif (la dégradation des sols) est invisible. Les dynamiques contemporaines qui travaillent le local produisent une ségrégation sourde qui clive non seulement les espaces mais aussi les vécus et les représentations des habitants qui, manifestant parfois de fortes identités de référence – les Portugais par exemple –, trouvent dans la fragmentation socio-spatiale une ressource pour maîtriser au mieux leur espace de vie et l'articuler à des territorialités complexes.

## RÉFÉRENCES

- Bacqué M.-H., Charnes E., Launay L., Vermeesch S., 2016, « Des territoires entre ascension et déclin : trajectoires sociales dans la mosaïque périurbaine », *Revue française de sociologie*, 2016/4, vol. 57 [en ligne : [www.cairn.info/revue-francaise-de-sociologie-2016-4-page-681.htm](http://www.cairn.info/revue-francaise-de-sociologie-2016-4-page-681.htm)].
- Blokland T., 2001, « Bricks, Mortar, Memories: Neighbourhood and Networks in Collective Acts of Remembering », *International Journal of Urban and Regional Research*, 25(2), p. 268-283.
- Gay G., 1996, « Mines, forges et usines dans la vallée du Gier, le patrimoine industriel comme palimpseste social », *Le Monde alpin et rhodanien*, 4(2), p. 215-229.

Gay G., Morel Journal C., 2000, « La vraie fausse identité du bassin houiller de la Loire. Pour comprendre les insuffisances de la mobilisation autour d'une destinée industrielle », in J.-C. Rabier (dir.), *Formes de mobilisation dans les régions d'activités minières, actes du colloque international de Béthune, 24-26 mai 2000*, p. 119-137.

Jessop B., Brenner N., Jones M., 2008, « Theorizing Sociospatial Relations », *Environment and Planning D, Society and Space*, 26(3), p. 389-401.

## LES AUTEURES

### **Christelle Morel-Journal**

Université Jean Monnet St-Étienne  
EVS-Isthme  
[christelle.morel.journal@univ-st-etienne.fr](mailto:christelle.morel.journal@univ-st-etienne.fr)

### **Clémentine Périnaud**

Université Jean Monnet St-Étienne  
EVS-Isthme  
[clementine.perinaud@univ-st-etienne.fr](mailto:clementine.perinaud@univ-st-etienne.fr)